

## Introduction

Prenant comme champ d'étude la question du « plurilinguisme et migrations dans la littérature de langue française », les différents articles qui composent ce volume se penchent sur la question de la langue, qu'elle soit langue d'écriture ou d'apprentissage, tout en s'interrogeant sur les mouvements migratoires - si nombreux au fil de l'histoire - et leurs échos dans la langue et la littérature.

Les thématiques abordées dans ce volume sont riches en diversité car elles abordent, non seulement le questionnement de la langue dans la littérature, mais aussi ses multiples transgressions. Quand elle est liée à l'étranger et à l'exil, qu'il soit réel ou ressenti comme tel, l'écriture interroge et remet en cause l'identité et l'unité de l'écrivain/migrant. De plus, cette écriture, relevant souvent du registre de l'intime, renvoie à la position de dualité et d'entre-deux vécue de façon plus ou moins heureuse. Mais, au-delà de ce questionnement personnel, on assiste au dépassement de ce même questionnement à travers la remise en cause et la transgression de la langue ou des langues en présence chez un même individu et/ou dans un même espace social. Cette question renvoie nécessairement à la thématique de la traduction et de l'autotraduction (ne serait-ce que mentale) ainsi qu'à la notion de langue(s) d'adoption qui peut se faire plus ou moins aisément, que ce soit par l'écrivain ou le migrant, comme nous le verrons dans les différentes contributions. En outre, le recours à la littérature migrante comme approche didactique de l'enseignement du FLE dans différents types d'ateliers, qu'ils soient ateliers d'écriture ou ateliers biographiques, est d'une extrême fécondité.

1. Questionnement sur la langue. En ouverture de ce numéro Dominique Combe s'intéresse au dialogue qui s'est établi dans le célèbre essai du *Monolinguisme de l'autre* de Jacques Derrida et l'écrivain marocain Abdelkébir Khatibi. Ce dialogue porte sur la situation linguistique des juifs et des musulmans au Maghreb et interroge, d'une part, l'interdiction symbolique à l'accès aux diverses langues (que ce soit le français, l'arabe ou le berbère) ainsi que la diglossie entre le français écrit et l'arabe parlé. De manière convergente, Lise Gauvin aborde les questions liées à la langue française chez l'écrivaine Assia Djebar et au statut d'une parole plurielle, mais aussi « perdue », que renvoient en écho plusieurs romans de l'auteure. Britta Benert, analyse *Nord Perdu* de Nancy Huston sous le prisme d'une « poétique de la migration » en concentrant l'analyse de trois de ses éléments : l'hybridité générique, l'hybridité textuelle et l'intertextualité tout en s'interrogeant sur les différents types de rapports que l'on peut

avoir face à l'expérience de la langue qui nous échappe. Loucif Badreddine analyse dans *Poupée Bella*, de l'écrivaine franco-algérienne Nina Bouraoui, les traits de cette œuvre, à la fois journal intime et récit autobiographique, qui aborde la question de la corporéité sexuelle, communautaire et expressive.

2. Transgression verbale. Mouna Elmalek propose sa lecture de deux romans de Saphia Azzeddine, jeune écrivaine franco-marocaine, plus précisément *Confidences à Allah* et *Mon Père est Femme de Ménage*. Or, ces romans baignent, tous deux, dans le contexte de l'entre-deux et de la marge, notamment avec l'emploi particulier de la langue française, et confèrent la parole à deux adolescents que tout oppose mais rassemblés par leur parcours commun. De même, Ilhem Kazi-Tani et Zakia Lounis prouvent par leur étude que l'écriture de Rachid Djaidani, dans le roman *Boumkoeur*, se caractérise par des transgressions aussi bien langagières qu'esthétiques. Le roman marque des torsions à travers la subversion des règles d'écriture, le métissage de langues et les jeux de mots qui participent à la résistance de la culture dominante. C'est également ce que se propose d'analyser Ioana-Maria Marcu dans la littérature des écrivains qu'elle nomme d'« intrangers », c'est-à-dire issus de l'immigration maghrébine et plus précisément le roman *Kiffer sa race*, d'Habiba Mahany. Ce type de littérature est marqué, d'une part, par l'autobiographie, le documentarisme ou le témoignage sociologique, et, d'autre part, par une langue d'écriture éloignée de la « véritable » langue littéraire. Cette langue littéraire « périphérique », oralisée, est marquée par l'argot, le verlan et la langue arabe ; elle est considérée comme une « identi-langue » dans la mesure où elle révèle des informations sur son espace de production et son statut. Dans le même sillon, Christine Ramat se propose d'analyser la profonde hétérogénéité linguistique ainsi que la polyphonie « discordante » de plusieurs auteurs antillais à travers l'hybridité verbale qui prend appui sur le contexte sociolinguistique de diglossie propre à cet espace social. Aussi, les écrivains de la « migitude » assument un positionnement esthétique en phase avec une réalité transculturelle et partagent la même fascination pour l'étrangeté de la langue littéraire. La présence du plurilinguisme dévoile dans les différentes œuvres « des langues monstres », des langues en mutation à la fois « é-normes » et hors-normes, capables de toutes les excentricités. C'est également ce qu'illustre José Domingues de Almeida dans son approche de l'œuvre de l'écrivain belge Jean-Pierre Verheggen dont l'écriture est caractérisée par une « (vio)langue » c'est-à-dire une écriture aux particularités esthétiques et langagières propres qui se détournent du canon littéraire français. Transgression ou esquive c'est aussi ce que fait Jean-Luc Raharimanana par rapport à la langue française dans son roman *Za*, puisque « cette langue ne peut dire le réel malgache sans fourcher », observe Hassan Moustir dans son étude. De même, d'après

Wafa Triki dans «L'Archi-écriture d'une langue chamoisienne », les auteurs antillais sont obligés de se servir « d'un style particulier pour réanimer l'imaginaire créole » ; et Chamoiseau en particulier, fidèle à son origine créole, tente de mettre à jour une « langue créole longtemps (...) opprimée ». Dans le même sillon, Mamadou Faye montre que l'écrivain Rémy Tissier vise, dans *Le Dédale des disciples*, le respect de toutes les langues, même les plus lilliputiennes, car elles empêchent l'absolutisme (linguistique ou autre) et font jaillir un bien meilleur qui est celui du respect pour le différent.

3. (Auto)traduction. Toujours misant sur la réflexion autour de la langue et de l'écrit, Chiara Lusetti aborde, quant à elle, la question du plurilinguisme dans les deux versions – arabe et française - de *Junun* de Jalila Baccar. Bien que monolingue, l'autotraduction de l'arabe vers le français laisse toutefois percevoir la présence de l'autre langue ; mais « l'original » arabe dénonce, lui aussi, la présence de l'autre langue, d'une langue autre, laissant percevoir qu'il s'agit bien de deux versants enrichissants de l'identité linguistique de l'auteure. Dans ce même sillage de la traduction, Julia Holter nous présente le dilemme des traducteurs, de ceux qui vivent « entre deux langues » et par conséquent entre deux corps sociaux qui ne sont jamais tout à fait égaux. Le traducteur qui fait le *pont* entre deux espaces « naturellement disjoints » est aussi celui qui doit fermer la *porte* qui, refusant les correspondances faciles, voire automatiques, maintient séparé ce qu'elle relie. Enfin, l'étude de Zita Odome Angone, tout en réalisant une analyse fine de l'hétérolinguisme et de l'hybridité dans la narrative diasporique chez Léonora Miano et Cristina García, nous révèle la présence de la traduction dans le texte même comme propre à ces littératures issues de l'entre-deux, comme autant de subterfuges pour garantir la survie d'ancestralités multiples, qu'il s'agisse de l'oralité africaine ou de la *santería* cubaine pour nous permettre ainsi d' « apprécier la polysémie de l'âme métisse des identités-frontières ».

4. Langue d'adoption. Tout autre est la visée de Rose-Marie Volle qui réfléchit sur l'appropriation des langues et la singularité énonciative de l'écrivain quand il décide d'utiliser la langue de l'autre, de se l'approprier. Dans *Écrire dans la langue de l'autre*, Akira Mizubayashi, aussi étranger à sa langue d'origine qu'à cette langue « conquise », tout en se rendant compte que les mots ne coïncident pas aux choses, ni le sujet à son dire, a pu enfin « construire sa propre énonciation ». Dans ce même sillage, Oriane Guy nous rappelle dans son étude du roman *Le Bleu des abeilles* de Laura Alcoba qu'il s'agit d'un parcours identitaire qui se révèle à travers les langues, précisant que l'auteure en question aurait vécu une expérience similaire à celle racontée dans le roman et que ce cheminement progressif de la protagoniste reproduit « la construction identitaire de

son personnage en exil ». Ana Maria Alves nous présente, quant à elle, une expérience singulière de l'altérité et de l'exil linguistique repéré dans le fait littéraire chez Semprun, lui qui vécut immergé dans un triple patrimoine culturel et linguistique. De langue maternelle espagnole et ayant écrit tantôt en français tantôt en allemand, son écriture en langue française reproduit « une expérience de survie », une sorte de refuge, « de mémoire face à l'exil ». Cristina Zanoaga-Rastoll, clôturant ce segment réflexif, analyse comment l'héritage culturel russe opère dans l'œuvre de Nathalie Sarraute un « projet de brouillage identitaire » par lequel l'auteure voudrait accéder à « un espace neutre », entre plusieurs langues et plusieurs cultures, comme pour atteindre une sorte de « neutralité auctoriale ».

5. Ateliers FLE. Ce numéro se referme sur une réflexion issue d'ateliers avec des étudiants étrangers. Dans le premier cas, Chantal Dompmartin-Normand nous reporte l'expérience d'un atelier d'écriture destiné à des étudiants plurilingues invités à devenir « écrivains » en français, langue étrangère pour eux ; si cet exercice met en relief l'*étrangéité* de la langue par le simple fait des difficultés survenues, cette réflexion et ce rapport direct avec la langue par l'écriture renforcerait leurs compétences. Bien différente est l'expérimentation reportée par Noëlle Mathis, située au croisement de la didactique des langues et du plurilinguisme : à partir d'un atelier d'écriture elle tente de comprendre comment le plurilinguisme d'un auteur donné en exemple peut servir de tremplin à des apprenants-scripteurs plurilingues pour mieux exprimer « leurs identités linguistiques » et comment se manifestent-elles. Enfin, Abla Matalah, travaillant dans l'enseignement d'adultes dans un environnement de migrants, réalisa une recherche qualitative sur ces parcours tentant de dégager les liens entre les trajectoires migratoires - notamment les parcours de « socio-autonomisation » qui comprend une dimension identitaire -, et l'apprentissage de la langue française laissant percevoir la fécondité des passerelles entre les parcours langagier, scolaire e social.

À travers ces différentes études on comprend bien que face à la langue, que l'on recrée à chaque instant, et qui est un véritable instrument d'échange, de réflexion et de flexions sans nombre et sans limite, tout locuteur retrouve quelque part une *étrangéité* et peut en toute légitimité se demander : cette langue est-elle la mienne ? À la façon de Sartre (1964) qui affirme qu'on « parle dans sa propre langue, mais qu'on écrit en langue étrangère » ou bien de Khatibi (2008) qui parle de « désappropriation » langagière en défendant que lorsqu'il écrit, il le fait dans la « langue de l'autre », ou encore de Derrida (1986) qui soutient qu'on « n'écrit jamais ni dans sa propre langue ni dans une langue étrangère » on constate que la réflexion

inhérente au plurilinguisme et aux écritures liées aux migrations est loin d'être terminée. De fait, les œuvres sont là pour nous montrer que la langue est mouvante, comme la vie, et son figement serait son pire ennemi.

Isabelle Simões Marques

João Domingues